

## Préface

Hommes et femmes entretiennent avec la mort une relation qui me semble souvent biaisée : ils en font un péril qu'on est bien obligés d'aborder puisque nous sommes tous mortels. Une perspective qui fait peur et qu'on voudrait laisser de côté. Pour ma part, je ressens une gourmandise de la mort. Je la considère comme l'un des événements les plus importants de toute existence. C'est une chance pour nous d'être mortels.

Je suis né à Berlin en 1917. J'ai mené une vie merveilleuse, j'ai eu beaucoup de chance. Ma mort est proche, maintenant. Peut-être vivrai-je encore deux, trois, quatre années de plus, qui sait ? On vit de plus en plus vieux, et tant mieux, mais le jour où la mort viendra, je l'accueillerai comme le dernier cadeau que m'offre l'existence. Celle-ci nous donne la naissance, ce qui est fabuleux, et puis elle nous propose ce qu'on peut appeler, d'un mot banal, le « repos éternel », auquel j'aspire.

Une phrase de Shakespeare me fait penser à ce que doit être la mort. Dans *La Tempête*, il fait dire à Prospero : « We are such stuff / As dreams are made on / And our life / Is rounded with a sleep<sup>1</sup>. » Cette façon de voir la vie me convient tout à fait. Elle est faite d'une succession de visions, de rêves, qui peuvent

---

1. « Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre petite vie est entourée de sommeil. »

être aussi des cauchemars, mais qui ne sont jamais que des moments passagers. Lorsque c'est fini, on retombe dans un sommeil qui, lui, est l'éternité de l'invisible. Mon poète allemand favori, Rainer Maria Rilke, nous décrit, nous les hommes, comme des êtres qui « butinons le visible pour le rendre invisible » : tout ce que nous faisons, tous les problèmes que nous abordons, que nous essayons de résoudre, ne sont que des façons de tirer de la substance de la vie, et cela restera indéfiniment dans le grand invisible éternel après notre mort.

Je suis donc tout à fait à l'aise avec l'idée de la mort. Déjà, à l'âge de 7 ans, j'ai été renversé par une voiture sur le boulevard Saint-Michel, et cela aurait pu être la fin du petit garçon que j'étais. J'ai aussi côtoyé la mort pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment lorsque j'ai été déporté à Buchenwald et à Dora, condamné à mort, puis sauvé *in extremis* grâce à une substitution d'identité. Cette expérience de la guerre est banale ; elle a été celle de nombre de mes contemporains, mais le fait d'avoir survécu me donne de la vie une conception autre. Différente, en tout cas, de celle qu'on a quand on n'a jamais vu l'approche de la mort. Je considère la vie comme un bienfait et une responsabilité, et j'essaie de la rendre, autant que possible, utile. Quand la mort viendra, je la prendrai comme ce à quoi j'ai échappé plusieurs fois et à quoi je ne pourrai pas échapper toujours. Je l'accueillerai, je l'espère, avec la sérénité que j'ai tenté de montrer lorsqu'elle semblait imminente.

J'accepte ma mort, mais je ne suis pas sans en redouter certains aspects. Je crains plus que tout de perdre ma vitalité, ma mémoire. Le jour où je ne pourrai plus réciter les poésies que j'aime, le jour où je commencerai à perdre la capacité de me comporter

comme je le souhaite, je me dirai : « Maintenant, vite, que vienne la mort. » Je ne considère pas une très longue vie comme un objectif qu'il faut à tout prix atteindre. On ne peut pas garder toutes ses capacités au-delà d'un certain âge.

Si, sur le plan pratique, je prépare mal ma mort (je me dis qu'il sera toujours temps, ce qui est faux), en revanche, sur le plan spirituel, intellectuel, j'y suis parfaitement disposé, et j'en parle volontiers comme d'un moment qui doit arriver et me soulagera de toutes les questions que je me pose. Ce sera non pas une triste fin, mais plutôt un épanouissement. Je me dis parfois, même si c'est un peu de la coquetterie, que je vais essayer d'entrer dans la mort avec une certaine grâce, c'est-à-dire sans embêter ceux qui m'entourent. Partir avec élégance...

La grande question, pour laquelle je ne dispose évidemment d'aucune réponse, est celle de l'« après ». Je suis profondément athée. Je ne crois à aucun des monothéismes, je les considère même comme dangereux, dans la mesure où ils s'opposent et se combattent. Je suis néanmoins convaincu qu'il y a, au-delà du monde matériel dans lequel nous vivons, un domaine peu accessible, sauf peut-être par l'imagination, la poésie, la musique : un monde transcendant. Je crois qu'il existe, que nous y avons accès par des visions, par le sentiment de recevoir de temps en temps des « messages ». Nous ne sommes pas séparés de ce monde, qu'on peut appeler, si l'on veut, celui du divin. Je suis confiant et je pense que l'« après-mort » existe. Mais, quant à sa nature, je ne me suis pas fait de foi.

Il me semble que notre vie aura, en tant qu'ensemble vécu, « butinement du visible », trouvé une place entre l'avant et l'après, occupé une certaine portion de temps,

dans mon cas celle du terrible xx<sup>e</sup> siècle et de cet étonnant début de xxi<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, même à mon âge, je regarde en direction de l'avenir. Mes engagements (sur la Palestine, sur la politique d'immigration) et ma capacité à m'indigner<sup>1</sup> sont ce qui compte le plus à mes yeux dans les mois ou années qu'il me reste. Je me vois tout à fait continuer à être actif, à profiter de ce que donne de force la longue vie, car un homme très âgé est parfois plus écouté.

Quelle belle idée que d'avoir recueilli dans ce livre le sentiment de femmes et d'hommes à l'approche de l'Échéance. Par leur diversité, ces témoignages démontrent que la mort n'est pas une, mais multiple. Je suis empli de curiosité et je me dis, comme nombre des personnalités ayant répondu aux questions d'Elisabeth Cardoso, que, si la vie nous offre beaucoup, la mort nous apportera peut-être quelque chose de tout à fait inconnu, ignoré. Ce peut être rien. Ce peut être, comme l'affirme Goethe, « davantage de lumière ».

Stéphane Hessel

---

1. *Indignez-vous!*, Stéphane Hessel, Indigène éditions, octobre 2010.

## *Introduction*

Pourquoi parler de la mort? Pourquoi ne pas simplement l'ignorer puisque, de toute façon, on n'y peut rien? Pourquoi, de surcroît, demander à des personnes âgées ce qu'elles pensent de cette chose considérée comme effrayante, si proche pour eux, plus supposément lointaine pour les autres?

Et pourquoi pas? Ne pas en parler, c'est tenter d'ignorer l'éléphant rose dans la pièce. Certes, ce n'est pas un sujet gai et nous préférons ne pas l'évoquer, sauf si les circonstances nous y obligent. Et le plus souvent, quand on l'aborde, c'est soit sous l'angle du deuil, soit d'un point de vue philosophique. Du terrifiant ou du désincarné, donc! Comme si l'on ne pouvait s'intéresser à la mort qu'à travers le prisme du traumatisme ou d'une mise à distance intellectuelle (comme l'a formulé Alain Decaux: « Avec leur langage, les philosophes évitent le sujet. »). Mais qui peut répondre aux questions simples qui se présentent quand nous pensons à la mort?

En voyant apparaître une ride après l'autre, en disant adieu à de plus en plus de gens que nous aimons, en regardant vieillir nos parents, en sentant diminuer nos capacités, la plupart d'entre nous se posent plus souvent la question de leur propre mort. Elle devient plus réelle.

L'espérance de vie était en France, en 2010, de 78,1 ans pour les hommes et de 84,3 ans pour les femmes<sup>1</sup>. Pour les personnes ayant atteint cet âge, la mort n'est plus une simple hypothèse, elles en sont assez proches. Ne pourraient-elles pas nous apporter quelques réponses? Le plus souvent, nous ne voulons pas les écouter parce que cela nous fait peur, parce que nous ne saurons pas quoi dire, confrontés à la détresse que nous supposons. Mais pourquoi refuser cette conversation à ceux qui veulent en parler? Pourquoi les laisser seuls avec leurs mots, leurs préparatifs, leurs espoirs, leurs angoisses éventuelles? Pourquoi partir du principe que ce qu'ils ont à dire est déprimant?

On a le droit d'y penser, d'avoir peur, de l'ignorer, de s'en désintéresser. L'essentiel n'est pas de trouver des solutions ou des certitudes, mais de libérer la parole, d'écouter.

Parmi la centaine de personnalités contactées pour ce livre, nombreuses sont celles qui ont refusé de parler de la mort. Certaines auraient bien voulu mais n'avaient pas le temps, d'autres n'avaient pas envie et l'ont dit franchement, certaines préfèrent écrire elles-mêmes sur le sujet, d'autres encore n'ont jamais répondu. Comment les juger? N'est-ce pas ce que la majorité d'entre nous aurait fait?

Vingt ont finalement accepté de répondre à des questions dans l'un des domaines les plus intimes qui soient, de prendre le temps de réfléchir à un sujet perçu le plus souvent comme très désagréable, pour ne pas dire effrayant.

---

1. Chiffres de l'Insee ([www.insee.fr](http://www.insee.fr)).

Autant le dire d'emblée : cet ouvrage n'est ni représentatif ni exhaustif. Il contient les réflexions de personnalités qui ont accepté d'être interviewées, aucun tri n'a été effectué. Toutes les croyances ne sont pas représentées, il y a plus d'hommes que de femmes, presque uniquement des Français, des personnes ayant eu des enfants, une vie pleine de succès, etc. Il n'en reste pas moins que leurs réflexions sont universelles et peuvent toucher tout un chacun.

Ce livre parle de la vie. Il nous révèle ce que les vivants pensent de la mort. Que dit-on une fois que le trépas approche, quand on a vécu la plus grande partie de sa vie, quand on a atteint ou dépassé l'âge moyen d'espérance de vie ? Comment vivre, se préparer à sa fin ? A-t-on peur ? Que retient-on de son existence, qu'est-ce qui, finalement, aura été réellement important ? Que restera-t-il de nous ? Ce sont à vrai dire des questions que l'on peut se poser à tout âge...

Alors, faut-il ou non se confronter à sa propre mort ? Pourquoi, au fond ? Que se passerait-il si on n'y pensait jamais et qu'on ne s'y préparait pas ? Rien, probablement. Mais, dans l'un de ses ouvrages<sup>1</sup>, François de Closets cite un médecin qui affirme : « J'ai accompagné des milliers de malades, et ceux qui sont morts sereins ne doivent pas représenter plus de 5 % des cas. La grande majorité des patients meurent révoltés, tristes, confus et désespérés. » Si cela est vrai, faut-il en déduire qu'arrivé à l'âge moyen d'espérance de vie, on ne peut vivre autrement que dans la peur de la mort, et que celle-ci empêche de vivre heureux ?

C'est sur cet *a priori* qu'était fondée l'écriture de ce livre, mais il ne s'est pas vraiment vérifié. Avoir

---

1. *Le Divorce français*, Fayard, 2008.

cette vision des choses, c'est, comme l'a dit Albert Jacquard, « donner trop d'importance à l'âge », imaginer qu'on s'arrête de vivre quand on est vieux et qu'on ne dédie plus ses journées qu'à la contemplation de la fin proche. Soyons honnêtes : nous avons tendance à voir la grande vieillesse comme une période d'attente avant la mort, et non comme des années de vie. C'est hélas vrai pour nombre de personnes âgées qui vivent isolées ou sont malades. En ce sens non plus, ce livre n'est pas représentatif : la plupart des personnes interrogées sont encore en bonne santé, actives, bien entourées et réfléchissent davantage à ce qu'elles vont faire le lendemain qu'à leur mort. De fait, elles font comme tout le monde : elles y pensent parfois, puis elles passent à autre chose et continuent à vivre, en restant ouvertes, actives et curieuses.

Tous disent à un moment ou à un autre que la mort fait partie de la vie, qu'elle est inévitable. Ils l'affirment comme si cela suffisait à l'accepter, mais, en même temps, chacun a ses petits arrangements, ses croyances, ses superstitions, qui permettent de l'envisager avec plus de douceur. La grande majorité souhaite (bien sûr) mourir dans son sommeil, c'est-à-dire, en réalité, sans avoir le temps d'avoir peur, ni de souffrir. Est-ce la peur qu'il faut d'abord accepter, et non la mort en soi ? Mais la peur de la mort, qui est la seule chose définitive et inéluctable, ne doit pas empêcher de vivre.

Avoir « bien vécu » semble ainsi apporter une certaine sérénité. Lauréate du prix Nobel de littérature, Toni Morrison racontait qu'un jour, fatiguée de tant de rendez-vous et de contraintes qui s'étaient peu à peu imposés à elle en raison de son succès littéraire, elle avait décidé de dresser deux listes : d'un côté, toutes ses occupations et obligations, de l'autre,

les choses indispensables pour que sa vie ait un sens et qu'elle soit heureuse. Arrivée à la fin de son exercice, elle a constaté que la première liste était très longue, tandis que l'autre ne contenait que peu d'éléments. Elle a alors décidé de réorganiser sa vie et de ne garder, de la première liste, que ce qui contribuait à atteindre les objectifs de la seconde.

Pour mieux accepter de mourir, pour partir plus sereinement, c'est probablement l'une des choses que nous devrions faire : comprendre et choisir ce qui nous rend réellement heureux, et y investir notre temps et notre énergie, pour ne rien regretter. La seule chose à faire, hormis espérer qu'aucun accident ou maladie n'abrègera notre existence, n'est-elle pas de vivre de façon à pouvoir se dire, à tout moment : jusqu'ici, j'ai bien vécu ! Ceux qui ont été heureux, qui ont l'impression de s'être accomplis, semblent mieux accepter la mort.

Alors qu'aujourd'hui le fait d'être une « victime » est devenu un statut, ceux qui ont été marqués par la guerre, et parfois connu de graves traumatismes pendant cette période, parlent tous de l'immense chance qu'ils ont eue dans la vie. Cette chance d'être vivant n'est pas un fait théorique pour eux. Ils auraient pu endosser le rôle de celui ou celle qui a subi des blessures inguérissables, mais ils ont estimé qu'ils ne pouvaient pas gâcher ce cadeau. Ils avaient une responsabilité vis-à-vis de ceux qui n'étaient plus. Ils ont métamorphosé leurs traumatismes en quelque chose de positif : l'engagement, la création, la gratitude.

Les mots ou expressions qui ont été les plus prononcés lors de ces entretiens sont « je ne sais pas », tout comme « inéluctable ». C'était, de façon presque invariable, la première réponse à la question de l'au-delà.

Croyants, athées, agnostiques, ces catégories sont trop réductrices pour refléter les mille nuances personnelles qui existent. Chaque croyant a sa propre façon d'avoir la foi, tous les athées ne sont pas froidement matérialistes, les agnostiques ne sont pas toujours des indécis. En outre, certaines paroles religieuses peuvent résonner très fortement auprès d'un non-croyant, et les visions de certains athées ou agnostiques n'ont rien à envier aux religions en matière de spiritualité. D'autres affirment qu'il *faut* qu'il y ait un au-delà car « ça ne peut pas s'arrêter comme ça », comme s'ils n'arrivaient pas à imaginer de ne plus être, et qu'ils voulaient forcer l'univers à leur rendre justice.

La plupart des personnes interrogées parlent de l'« après-mort » avec beaucoup d'humilité : qu'elles aient la foi ou non, elles estiment qu'il ne faut pas être catégorique ou sectaire, ou tenter de comprendre quelque chose qui n'est pas de notre ressort. Entre ce que l'on croit, ce que l'on sait et ce que l'on espère, il y a une différence, et les frontières sont perméables.

Au fond, ce qui compte, ce n'est pas tant de savoir ce à quoi va ressembler l'au-delà, mais d'avoir des croyances, une foi, une conviction, un espoir qui nous permettent d'appréhender la mort sans trop de crainte.

Mais voudrions-nous vraiment être immortels, vivre jusqu'à la nuit des temps ? Cette idée peut sembler tout aussi effrayante que celle du néant... Ce qui fait peur, ce n'est pas toujours l'inconnu de l'au-delà, ou la mort qui ne dure que l'instant d'un dernier souffle : c'est tout ce qui la précède, ce que le mourant devra traverser, l'inconnu auquel il devra se soumettre.

Il est aussi frappant de découvrir que, croyantes ou non, de très nombreuses personnes, malgré leur grand âge, ont dit espérer retrouver leurs parents dans l'au-

## INTRODUCTION

delà, ou même simplement au cimetière. Les larmes leur viennent parfois quand elles pensent au décès de leurs parents, mais pas quand elles évoquent leur propre mort ! Il paraît impossible d'accepter que les êtres aimés ont disparu pour toujours et qu'on ne les reverra jamais. Il est émouvant de constater qu'il restera toujours en nous l'enfant qui se souvient de cet amour inconditionnel. Ceux qui ont été tendrement aimés par leurs parents semblent en avoir retiré une force, une aptitude au bonheur qui les a toujours accompagnés et leur a apporté de la sérénité face à la vie, et à la mort.

Ainsi, l'espérance de vie est aussi pour certains l'espoir qu'il y ait une vie après la mort, ou, au moins, que la mort soit douce...

Si, au cours de ce qui suit, on parle d'enterrements, de tristesse, d'au-delà ou de néant, nos conversations – qui auraient pu être déprimantes – se sont révélées pleines d'énergie, vivantes, ponctuées d'éclats de rire, d'humour et de questions sans réponses. Certains de mes interlocuteurs ont affirmé que cela leur avait permis de « faire le point ». Chacun pourrait ainsi, à la lecture de ce livre, se pencher sur tout ce qui est essentiel à une mort – et une vie – réussie et sereine. Les deux ne sont pas si éloignées.



## Christian Cabrol

*Né le 16 septembre 1925, Christian Cabrol est le plus célèbre des chirurgiens cardiaques français, auteur de la première greffe du cœur en Europe. Il a enseigné la chirurgie cardiaque et publié plusieurs ouvrages. Il s'occupe aujourd'hui d'une association visant à encourager la recherche en cardiologie.*

### *Pouvez-vous vous présenter ?*

Je suis né dans un petit village près de Château-Thierry où j'ai passé mes douze premières années. J'ai suivi des études de médecine à Paris et j'ai fait toute ma carrière à l'Assistance publique. Je suis devenu chirurgien des Hôpitaux de Paris puis chef d'un service de chirurgie cardiaque. J'ai aussi été professeur d'anatomie, avant de terminer ma carrière comme professeur de chirurgie pulmonaire et cardiaque.

Je suis maintenant retraité de mes fonctions universitaires et hospitalières, et je dirige une association qui a permis de construire un institut de cardiologie à la Pitié-Salpêtrière, hôpital de l'Assistance publique. Cette association, Adicare<sup>1</sup>, me permet de ne pas rester à la maison car je me déplace dans toutes les régions

---

1. Association pour le développement et l'innovation en cardiologie ([www.adicare-institut-du-cœur.com](http://www.adicare-institut-du-cœur.com)).

françaises. J'y vais pour parler des maladies cardiaques ou de l'alimentation qui les provoque en grande partie. J'évoque surtout les greffes d'organes, puisque j'ai fait la première greffe cardiaque et la première greffe cœur-poumon en Europe. J'encourage le public à pratiquer le don d'organes, car nous n'en avons pas assez en France, et c'est un grand problème.

*Vous avez accepté de parler de la mort. N'est-ce pas un sujet qui vous dérange, vous est désagréable ?*

Je répondrai en trois points. D'abord, je suis d'une époque où la mort était une chose naturelle, surtout dans les villages. Cela faisait partie de la vie. Ensuite, j'ai travaillé la majeure partie de ma vie dans une discipline médicale et chirurgicale à hauts risques, où la mort, hélas, n'était pas exceptionnelle. Je l'ai côtoyée sans la ressentir, comme quelque chose de pénible, parce que j'avais l'impression qu'on avait tout fait pour tenter de l'éviter. Je la vivais plutôt comme un échec de mes capacités, et de toute notre équipe d'infirmières et de médecins, à sauver des gens qui nous confiaient leur vie. Enfin, à présent que je suis âgé, j'y pense tout le temps. Je l'envisage – mon épouse n'aime pas que je dise ça – comme quelque chose de proche. Je ne vivrai pas autant d'années que j'en ai vécu, à moins d'un miracle.

*Est-ce néanmoins un sujet dont vous parlez facilement ?*

Je ne l'évite pas, même si *a priori* je ne le recherche pas. À partir d'un certain âge, on a malgré tout peur de la mort. Quand je suis réveillé en pleine nuit ou quand je me lève le matin, c'est une idée qui me vient

tout de suite, je ne sais pourquoi. Je me dis peut-être : je vis, donc je vais mourir. Je n'ai jamais aimé le matin. Pour moi, me lever est quelque chose d'abominable. Quand je me réveille, je ressens un désespoir terrible, plus encore qu'autrefois, à l'époque où je n'avais pas le temps de réfléchir. C'est un moment pénible. Je n'ai pas l'impression qu'il me reste encore beaucoup de temps, et c'est une sensation très désagréable. Le soir, au contraire, je peux veiller assez longtemps, je suis tranquille, et l'instant où je m'endors est un moment très heureux de ma journée.